

**DE**  
**MAASTRICHT A LA FRONTIERE FRANÇAISE**  
**LA DESTRUCTION DE DINANT**

*A Louvain et à Bruzelles. — A Jumet et à Charleroi. — Arrivée de prisonniers et de blessés de Maubeuge. — Un champ de bataille semé de tombes. — Un récit de la destruction de Dinant. — Fusillés devant leurs femmes et enfants. — Meurtre du consul d'Argentine. — A l'assaut des coffres-forts. — 1.200 maisons détruites sur 1.400. — 700 victimes. — Misère et famine. — Hôpitaux et monuments en ruines. — Une photographie significative : l'emblème de la « kultur ».*

Jamais satisfait, le cœur encore rempli du souvenir des aventures vécues, j'étais déjà poussé vers des entreprises plus risquées...

Cette passion m'entraîna à conclure un accord avec le rédacteur du journal *Het Leven* pour tâcher d'atteindre en auto la frontière française.

Le 9 septembre, de grand matin, un fort gaillard au volant, nous quittâmes Maastricht en auto.

Nous marchons tout d'abord vers Louvain, que nous trouvons calme, quoique d'horribles scènes s'y déroulent à l'occasion de la recherche des victimes que l'on retire sans cesse des décombres.

Pour la première fois j'aperçus, ce jour-là, les fusilliers marins allemands; je rencontrai même un amiral et quelques officiers. Leur apparition souleva dans les journaux différentes hypothèses. On publia plus tard qu'ils devaient prendre part au siège d'Anvers et ensuite à la défense de la côte.

A Bruxelles, je les vis cependant encore à part. Je remarquai peu de soldats dans la capitale. Il y régnait pourtant une vague crainte, car les cafés étaient quasi déserts. Cependant les Bruxellois ne cachaient guère leurs sentiments patriotiques, car, à chaque maison, flottait le drapeau belge. Cela était dû, en grande partie, à la courageuse conduite du bourgmestre Max.

Bruxelles n'avait pas eu à souffrir des calamités de la guerre: ni une maison n'était abîmée, ni un bourgeois tué. Les vivres ne manquaient pas, car, même au grand restaurant « La Métropole », je ne payai que 75 centimes pour un rosbeaf, du pain et des *picatilli*.

Sur la route, entre Bruxelles et Charleroi, nous ne rencontrons que fort peu d'Allemands. A Hal, seulement, nous constatons une petite garnison. Peu de maisons avaient été incendiées, mais on y avait volé et pillé d'autant plus.

Non loin de Bruxelles, une femme nous guida dans sa maison, afin de nous montrer la dévastation.

Les petits meubles avaient été emportés pendant que les poêles, les fourneaux et les armoires étaient mis en pièces.

La pauvre femme avait encore le visage tout abîmé; elle s'était réfugiée dans la cave: les Allemands l'en chassèrent à coups de crosse.

D'autres femmes encore subirent le même sort.

Nous entrons à Jumet, faubourg de Charleroi, petite ville très florissante et très industrielle.

Toute la ville est quasi détruite. Aussitôt après l'occupation allemande, les maisons furent incendiées, toujours, évidemment, pour la même accusation: « Les bourgeois auraient tiré des coups de feu! » Ici comme partout, des habitants furent les victimes.

Au moment de quitter ces scènes de misère et d'entrer dans Charleroi, le ressort de notre auto se brise.

Laissant là l'auto et chauffeur, nous pénétrons à pied dans la ville, qui paraît plus abîmée que Namur.

D'après une liste officielle, le total des maisons détruites s'éleverait à 165, parmi lesquelles beaucoup de belles maisons du boulevard Audent, l'Institut Saint-Joseph, le couvent des Sœurs de Namur, ainsi que l'antique petite chapelle miraculeuse de « Sainte-Marie-des-Remparts », adjacente au couvent.

Il paraît que plus de cent habitants furent fusillés, cependant que d'autres trouvaient la mort dans leurs caves.

Le Conseil communal, de même que plusieurs prêtres, furent pris comme otages. Pour leur mise en liberté, l'on exigea une garantie de 10 millions de francs. Mais, après mille insistances, les Alle-

mands se contentèrent de un million et demi, somme qui fut réunie par différents banquiers de la ville.

De même qu'à Louvain et dans autres cités, les Allemands se livrèrent au vol et au pillage dans cette ville où les grandes maisons spécialement furent détruites. En outre, l'on eut encore à déplorer d'abominables cas de viol qui se représentèrent aussi à Dinant et dont nous reparlerons bientôt.

Le tenancier d'un café me montra en pleurant un papier sur lequel ils avaient été assez impudents pour écrire que, dans des circonstances qu'ils précisaient trop clairement, ils avaient fort bien dormi, tandis que le malheureux père de famille était en prison.

Charleroi avait été occupé le 22 août. Cependant, le 21 au soir, une division était déjà arrivée, mais elle ne fit tort à personne. Le lendemain, à 7 heures du matin, la grande masse allemande entra dans la ville, et, aussitôt, se mit en devoir d'incendier et de fusiller.

Le soir de mon séjour à Charleroi, vers 7 heures environ, une grande agitation régnait dans toute la ville et une foule considérable se pressait aux abords de la gare où arrivaient plusieurs trains venant de Maubeuge. Un de ces trains était bondé d'officiers faits prisonniers dans cette forteresse.

Un autre ramenait uniquement des blessés allemands étendus sur des civières, qui furent conduits, à travers les rues, vers l'hôpital de Char-

leroi. Plusieurs avaient d'affreuses blessures et tenaient les mains crispées sur leurs plaies. D'autres, d'une pâleur mortelle, restaient étendus, inertes. Maubeuge a dû coûter bien cher aux Allemands, car les hôpitaux de Charleroi ne suffirent pas à recevoir tous les blessés, dont la plupart furent replacés dans les trains et dirigés sur Namur ou Bruxelles.

Des officiers me racontèrent les faits: aussitôt que Maubeuge tomba entre leurs mains, des incendies furent allumés en différents endroits de la ville, afin de punir la population d'avoir...

... Je suppose que le lecteur connaît la rengaine!

Après que j'eus recueilli ainsi quelques détails, et que mon collègue du *Leven* eut pris des photos, nous songeâmes à un logis et... à notre auto restée en panne.

Nous trouvâmes aisément à nous loger; mais, toute la nuit, deux sentinelles montèrent la garde sur le palier, car des officiers logeaient dans le même hôtel.

Le pas régulier de ces sentinelles nous empêcha de fermer l'œil, mais, fort heureusement, à l'aide de quelques petits mensonges et de quelques bons cigares hollandais, nous pûmes sortir, ce dont nous profitâmes aussitôt pour nous rendre dans une espèce de garage où, avec l'aide d'un forgeron, nous tâchâmes de réparer l'auto.

Retroussant nos manches, et aidés des conseils techniques du forgeron, nous réussîmes tant bien

que mal cette réparation. Avant de partir, nous devons encore déjeuner à l'hôtel.

Nous nous trouvions dans un des plus grands restaurants : on nous servit une tisane qui ressemblait vaguement à du thé, sans lait ni sucre, avec deux toutes fines tranches de pain dures et noires. J'avais « l'estomac dans les talons », et comme, dans tout Charleroi, je n'avais pu trouver autre chose, je pris mon courage à deux mains et me décidai à avaler ce mastic.

Nous remontons en voiture et nous nous dirigeons vers Dinant. Il nous est cependant impossible de longer bien longtemps la grand'route, car il est strictement défendu de circuler en dehors d'un district de 15 kilomètres; nous serions inévitablement arrêtés.

Nous passons en ce moment par le faubourg Montigny-sur-Sambre, qui a partagé le sort de Jumet et a disparu dans les flammes. Nous prenons maintenant la direction de Chatelet.

La bataille semble avoir fait rage par ici, car, partout, nous remarquons de petits monticules plantés de croix et recouverts de chaux vive. Sur ces croix est marqué le nombre de braves glorieusement tombés pour la patrie et qui sont venus chercher leur dernier repos dans cette triste plaine. Je note entre autres ces inscriptions :

« Hier ruhen 10 soldaten : franz : I. R. 36. Gef. 22-8-14. R. i. p. »

« Hier ruhen 23 soldaten der Deutschen. I. R. 78 und 91 Gef., 22-8-14. R. i. p. »

« Hier ruhen 7 offiz : der Deutschen. I. R. Gef. 22-8-14. R. i. p. »

« Hier ruhen 140 soldaten franz : I. R. 36. Gef. 22-8-14. R. i. p. »

Ainsi je pourrais noter et noter toujours, car tout le champ de bataille est couvert de ces petits monticules blancs. Puis nous arrivons aux villages de Gougnies et Biesmes, qui sont absolument détruits. A Gougnies, pas une chaumière n'est restée intacte.

Soudain, nous sommes arrêtés, ayant dépassé les 15 kilomètres. Nous devons donc quitter la grand'route, mais nous prenons bien vite des chemins qui nous mènent au cœur des Ardennes, où notre auto, ronflante, gravit, en zig-zaguant, les côtes. L'escapade offrait quelques sauvages émotions, car, sur les chemins détrempés, l'auto dérapait de temps à autre, ce qui, aux virages, était parfois bien peu rassurant.

Je me sentis alors affreusement malade, le pain noir que j'avais mangé le matin n'ayant guère encore perdu de son poids. Je finis par m'étendre de tout mon long dans le fond de l'auto, tandis que mon collègue s'efforçait en vain de me persuader que ma dernière heure n'avait pas encore sonné ! Désespéré, j'acceptai un peu d'aspirine, qu'il me pria d'avalier depuis une heure. Peu à peu, je me sentis revenir à la vie.

Après avoir tourné de longues heures dans ce labyrinthe, nous débouchions enfin sur la route Dinant-Namur, tout près de Anhec. Les ravages

de la guerre se représentent aussitôt à nos yeux. Près de Houx, l'on a détruit le pont sur la Meuse, ce pont ravissant qui, jadis, donnait tant de cachet au paysage.

Bouvignes, village que nous traversons avant d'arriver à Dinant, a bien souffert du bombardement de cette ville. Des arbres ont été brisés par des grenades; l'église a subi le même sort, et deux maisons situées sur la grand'route ont été criblées de balles. Jamais encore, je n'en avais rencontré de pareilles : les portes ressemblaient à un tamis. Les Français avaient installé des mitrailleuses dans ces maisons.

Je m'occupai de rassembler des cartouches et des éclats d'obus.

Nous ne sommes plus éloignés de Dinant, dont des récits horribles nous ont été rapportés. Afin de donner aux lecteurs une idée de ce qui s'est passé à Dinant, je vais reproduire quelques communiqués extraits des rapports sur la violation du droit des gens, établis par le Comité d'enquête et que je pourrais confirmer mot à mot, car ils correspondent exactement avec les renseignements que j'obtins moi-même à Dinant.

La destruction eut lieu les 21, 22, 23, 24 et 25 août.

Le 15 août, un grand combat avait eu lieu entre les troupes françaises, retranchées sur la rive gauche de la Meuse, et les troupes allemandes venant de l'Est.

Les troupes allemandes furent repoussées et durent fuir, suivies de près par les troupes fran-

çaises qui traversèrent la Meuse au gué. Ce jour-là, la ville eut peu à souffrir : quelques maisons furent touchées par les obus allemands destinés aux batteries françaises placées sur la même rive; un membre de la Croix-Rouge de Dinant fut tué par une balle au moment où il ramassait un blessé.

Les jours suivants furent calmes. Les Français maintinrent leurs positions, il n'y eut plus de combats, et rien d'anormal ne fut constaté : la population était calme et ne laissait paraître aucun sentiment hostile à l'égard des troupes ennemies. Il n'y avait, du reste, guère d'Allemands aux environs.

Le vendredi 21 août, vers 9 heures du soir, des troupes allemandes venant de la direction de Ciney, entrèrent dans la ville par la rue Saint-Jacques. Sans rimes ni raisons, ils tirèrent des coups de feu dans tous les sens, tuant un ouvrier qui revenait de son travail, et blessant un bourgeois. Ce malheureux fut encore forcé de crier : « Vive l'empereur ! » Une troisième personne fut blessée par des coups de baïonnette dans le ventre.

Les Allemands envahirent les cafés, réclamant partout de l'alcool avec lequel ils se saouèrent ignoblement.

Selon leur louable habitude, ils incendièrent quelques maisons, défoncèrent portes et fenêtres, puis s'en allèrent comme ils étaient venus.

La population apeurée se retira craintive dans les maisons. Le 22 août, un samedi, le calme était rétabli. Une partie de la population, poussée par

l'instinct de la conservation, se réfugia dans la campagne, tandis que d'autres, plus confiants, persuadés qu'aucun acte hostile aux Allemands n'avait été commis, se réfugièrent dans leurs habitations.

Le dimanche 23 août, à 6 heures et demie du matin, les soldats du 108<sup>e</sup> de ligne firent irruption dans l'église des Prémontrés et chassèrent les fidèles, séparant les femmes et les hommes, dont une cinquantaine furent fusillés.

De 7 heures à 9 heures du matin, ils pillèrent chaque maison, puis y mirent le feu, chassant les habitants dans la rue.

Celui qui tentait de fuir était immédiatement abattu par une balle. Vers 9 heures, hommes, femmes et enfants furent chassés à coups de crosse vers la place d'Armes, où ils furent surveillés jusqu'à 6 heures du soir. Leurs gardiens prenaient plaisir à leur répéter sans cesse que, dans quelques heures, ils seraient fusillés.

Vers 6 heures, un capitaine sépara les hommes des femmes et des enfants. Les femmes furent placées derrière une rangée de fantassins, tandis que les hommes furent alignés, en deux rangs, devant un mur. La première rangée à genoux, les autres debout.

Un peloton de soldats fut placé en face d'eux. Malgré les supplications des femmes qui demandaient grâce pour leurs maris, leurs fils, leurs frères, l'officier commanda « feu ». Il n'avait ni fait la moindre enquête, ni lu le moindre jugement.

Une vingtaine d'hommes furent seulement blessés et tombèrent parmi les cadavres. Pour toute sécurité, les soldats déchargèrent encore leurs fusils dans le groupe des mourants.

Quelques-uns échappèrent néanmoins à cette double exécution. Pendant plus de deux heures, ils firent les morts, restant immobiles sous les cadavres jusqu'à la tombée de la nuit. Profitant de l'obscurité ils fuirent dans les montagnes. Quatre-vingt-quatre victimes restèrent sur le terrain ; elles furent enterrées dans un jardin voisin.

Le 23 août : nouveaux assassinats.

Des habitants du faubourg Saint-Pierre furent découverts cachés dans la cave d'une brasserie et fusillés sur-le-champ.

Le jour précédent, plusieurs ouvriers de la maison de soieries Himmer s'étaient réfugiés avec leurs femmes et leurs enfants, ainsi que quelques voisins et membres de la famille du fabricant, dans les caves de l'usine. Vers 6 heures du soir, les malheureux se décidèrent à quitter leur lieu de refuge, et devancés par le drapeau blanc ils se hasardèrent, tremblants, dans la rue. Aussitôt ils furent empoignés par les brutes et maltraités. Tous les hommes furent fusillés, et... avec eux... M. Himmer, consul de la République Argentine!

A Leffe, faubourg de Dinant, les hommes furent tués en masses. Dans un autre quartier, douze autres furent tués dans une cave. Rue En Ile, un paralytique fut fusillé sur une chaise, pendant que rue d'Enfer, on assomma un garçonnet de quatorze ans.

A Neffe, près du viaduc du chemin de fer, des crimes odieux sont commis. Une vieille femme avec tous ses enfants sont assassinés dans leur cave. Un vieillard de soixante-cinq ans, sa femme, son fils et sa fille sont alignés devant un mur et fusillés. D'autres habitants de Neffe sont placés dans un canot et conduits jusque près du « Rocher-Bayard », puis fusillés; parmi eux se trouvaient une femme de quatre-vingt-trois ans, ainsi que son époux, un vieillard.

Un nombre restreint d'hommes et de femmes avaient été enfermés dans la cour de la prison, quand, vers 6 heures du soir, une mitrailleuse placée dans la montagne fit feu sur le groupe, tuant une vieille femme et trois autres personnes.

Pendant qu'une partie des soldats se distraiyait à ces crimes, les autres mettaient toutes les maisons à sac, défonçant à coups de pied les coffres-forts, ou les ouvrant à l'aide de la dynamite.

Ils entrèrent dans la Banque centrale de la Meuse, arrêtrèrent le directeur M. Xavier Wasseige, le sommant d'ouvrir les coffres-forts. Comme il s'y refusa, ils essayèrent de forcer les serrures, sans toutefois y parvenir.

Furieux, ils entraînent M. Wasseige et ses deux fils aînés sur la place d'Armes, où, en compagnie de cent vingt de leurs concitoyens, ils furent fusillés à l'aide de mitrailleuses. Ses trois plus jeunes enfants furent maintenus par les soldats et contraints d'assister à l'exécution de leur père et de leurs deux frères. On nous informa qu'un fils

de M. Wasseige resta agonisant, pendant une heure entière, sans que personne n'osât le secourir.

Une fois leur vandalisme terminé ils mirent le feu à toutes les maisons; bientôt toute la ville ne formait qu'un immense brasier.

Les femmes et les enfants survivant à toutes ces horreurs furent conduits dans un couvent où ils furent gardés prisonniers pendant quatre jours. Les malheureuses ignoraient encore le sort de leurs époux. Elles s'attendaient à être fusillées à leur tour. Autour d'elles, la ville se consumait lentement. Les premiers jours, il fut permis aux religieux de leur donner quelque nourriture mais bientôt on ne leur servit plus que des carottes et des fruits verts.

L'enquête prouva qu'à différentes reprises, les Allemands qui se tenaient sur la rive droite de la Meuse, étant exposés au feu des Français, se faisaient un abri des femmes et des enfants.

Bref, toute la ville de Dinant fut détruite. Elle comptait 1.400 maisons dont 200 à peine restèrent debout.

Les usines qui procuraient le pain aux familles ouvrières furent systématiquement détruites.

Beaucoup d'habitants furent envoyés en Allemagne où ils sont gardés prisonniers, ce pendant que la plupart se dispersèrent en Belgique. Ceux, très rares, qui demeurèrent à Dinant, moururent de faim.

La commission d'enquête tient une liste des victimes. Elle compte jusqu'à présent 700 noms, et n'est pas encore complète. Parmi les victimes

se trouvent 73 femmes, 39 enfants des deux sexes, depuis six mois jusqu'à quinze ans.

Dinant comptait 7.600 habitants dont un dixième fut tué ; il ne resta pas une famille qui n'eût à déplorer la perte d'un des siens.

Quand notre auto entra dans la ville, la malheureuse population l'avait quittée depuis longtemps. Nous roulions entre les décombres et quelques ambulances de la Croix-Rouge, abandonnées par les Français, nous dirigeant vers le pont de bateaux construit par les Allemands à côté de l'ancien pont détruit par les Belges. Ici nous sommes arrêtés par des soldats montant la garde. Dans un café nous rencontrons encore quelques Dinantais. Les malheureux ne possédaient plus rien, ni foyer, ni argent, ni nourriture ; faute de moyens ils ne purent aller plus avant dans le pays et furent obligés de vivre de la bienveillance des assassins de leur famille. Deux fois par jour il leur fut permis de chercher un bon à la commandantur, en retour duquel on leur délivrait une croûte de pain ; cette distribution se faisait aux entrepôts militaires. Les Allemands protecteurs de la moralité et de la « Kultur » devaient veiller à ce que ces malheureux ne mangent pas trop !

Mon collègue demanda un permis de photographier à l'officier qui visa nos passeports. Tout d'abord il ne voulut pas lui accorder cette faveur, mais mon collègue ayant fait la photo du commandant et de son état-major, parvint néanmoins à l'obtenir.

Nos passeports furent estampillés : « I Landsturm, Infanterie, Bataillon, Dresden. »

L'aspect de Dinant était lamentable ; nous traversâmes à pied les décombres qui, jadis, étaient les rues principales, mais c'est à grand'peine que nous pûmes distinguer leurs traces.

Pas une rue ne fut épargnée et les quelques maisons qui restent encore debout, sont situées en dehors de la ville.

Sur le flanc de la montagne et sur la rive gauche de la Meuse, se trouvent deux immenses couvents transformés en hôpitaux. Ils avaient été complètement détruits par les obus, mais, comme par ironie, le drapeau de la Croix-Rouge flottait, intact.

Dans toute l'étendue de la commune, les maisons étaient complètement détruites ; plusieurs monuments partagèrent le même sort, entre autres, l'église Notre-Dame, le collège Notre-Dame, le collège de Belle-Vue, les couvents Saint-Nicolas et Saint-Pierre, les trois grandes fabriques : « Oudin », le « Mérinos » et la « Dinantaise », la banque Centrale de la Meuse, l'hôtel de ville, l'antique hôtel des Princes-Evêques, contenant tant d'archives, le superbe bâtiment des Postes et Télégraphes, les grands hôtels Terminus, de la Citadelle, de la Paix, de la Gare, etc., l'Institut Hydrothérapique, tous les Instituts de Bon-Secours, etc.

Un des plus beaux aspects de Dinant était, certes, l'endroit où le pont traversait la Meuse, avec l'église Notre-Dame comme arrière-plan.

Cette église était adossée à un rocher à pic sur lequel était construite la vieille citadelle. Eh bien, maintenant, tout, tout est effondré, le pont détruit, l'église incendiée et, si la nature n'avait été plus forte que la stupide force brutale allemande, celle-ci aurait même détruit le rocher. Lui seul s'y trouve encore, comme dernier débris de la gloire de Dinant.

Mon compagnon de voyage voulut également photographier cet endroit, mais afin de déguiser un peu les choses, il pria quelques soldats allemands de bien vouloir poser sur la place, devant l'église Notre-Dame.

Ils s'étaient garni le ventre de quelques bouteilles de champagne, et à la demande de mon collègue ils ne voulurent même pas s'en défaire.

Ils voulaient être et seraient photographiés avec ces bouteilles sur le ventre !

Alors, mon compagnon photographia l'emblème de la « Kultur » : des maisons détruites par l'incendie quelques restes d'une église et — au premier plan — les auteurs de ces crimes, ricanant, le ventre garni, fièrement, de bouteilles vides...

BLOUD & GAY, Editeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6<sup>e</sup>)

- Dans les Flandres**, par Bertrand DE LAFLOTTE. Préface de M. le Bâtonnier HENRI-ROBERT. Un volume in-16, broché. . . . . 3 50
- L'Espagne et la Guerre**, par X... rédacteur au Correspondant. Un volume in-16, broché. . . . . 3 50
- Fastes militaires des Belges**, par Maurice DES OMBIAUX. Préface de M. Henri CARTON DE WIART, Ministre de la Justice. Un volume in-16, broché . . . 3 50
- La Cloche « Roland »**. Les Allemands et la Belgique, par Johannes JOERGENSEN. . . . . 3 50
- Les Barbares à la Trouée des Vosges**. Récits des témoins, par Louis COLIN. Préface de Maurice BARRÈS. Un volume in-16, broché, illustré . . . . . 3 50
- Le Drame de Senlis**, par le baron A. DE MARICOURT. Un volume in-16, broché, illustré. . . . . 3 50
- La Résistance de la Belgique envahie**, par Maurice DES OMBIAUX. Lettre-Préface de M. DE BROQUEVILLE, président du Conseil. Un volume in-16, broché. . . 3 50
- Aux Armées d'Italie**, par Jules DESTRÉE et Richard DUPIERREUX. Un volume in-16, broché. . . . . 1 50
- Blessé, Captif, Délivré**. Mémoires de guerre, par le vicomte Hubert DE LARMANDIE. Préface du général MALLETERRE. Un volume in-16, broché, illustré . . . 3 50
- Souvenirs d'un Otage**, par Georges DESSON. Préface de SERGE-BASSET. Un volume in-16, broché, illustré. 2 50
- Journal d'une Infirmière d'Arras**, par M<sup>me</sup> Emmanuel COLOMBEL. Préface de Mgr LOBBEDEV, évêque d'ARRAS. Un volume in-16, broché, illustré . . . . . 2 50
- Reliques sacrées**. Lettres ouvertes sur des tombes, par Louis COLIN. Un volume in-8, broché, illustré. 3 »
- Les Chants du Coq Gaulois**. Paroles et musique par HENRI COLAS. Un volume in-8, broché. . . . . 4 »
- Dans l'espoir de la revanche**. Pages patriotiques de François COPPÉE. Préface de Jean MONVAL. Un vol. in-16, broché . . . . . 3 50
- Discours à l'Hôpital**, par Frédéric MASSON, de l'Académie française. Un volume in-16, broché. . . . . 1 50

L. MOKVELD

L'INVASION

de la

BELGIQUE

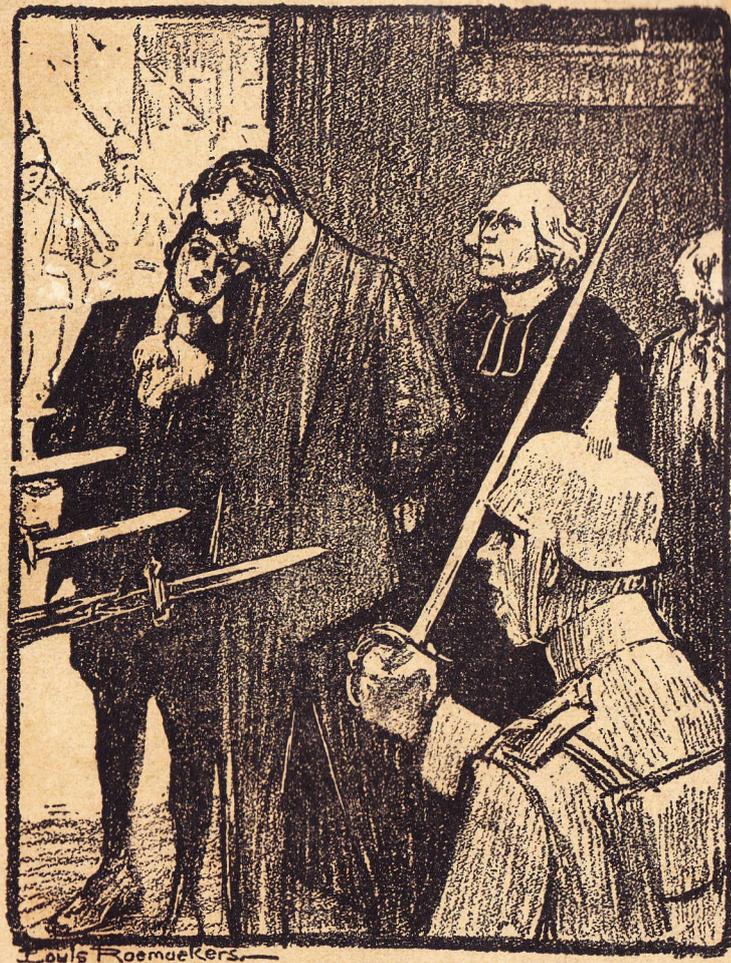
Témoignage  
d'un  
Neutre



BLOUD  
et  
GAY

PARIS  
BARCELON

# L'INVASION DE LA BELGIQUE



TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE  
Par L. MOKVELD — BLOUD & GAY, Éditeurs



M. L. MOKVELD,  
regardant brûler les ruines de LOUVAIN

L. MOKVELD

Correspondant de Guerre du journal hollandais *Le Tijd*.

---

L'invasion  
de la  
**BELGIQUE**

TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE

---

Ouvrage traduit du hollandais

---

**BLOUD & GAY**

Editeurs

*PARIS, 7, Place Saint-Sulpice*

*Calle del Bruch, 35, BARCELONE*

1916

Tous droits réservés

# TABLE DES MATIÈRES

---

Préface . . . . .	5
I. A Liège et dans les environs. . . . .	7
II. La destruction de Visé. . . . .	69
III. Francs-tireurs . . . . .	85
IV. Chez les Flamands. . . . .	95
V. Liège après l'occupation. . . . .	111
VI. La destruction de Louvain. . . . .	117
VII. Le long de la Meuse vers Huy, Andenne et Namur . . . . .	155
VIII. De Maastricht à la frontière française; la destruction de Dinant. . . . .	165
IX. Sur les champs de bataille. . . . .	181
X. Autour de Bilsen. . . . .	189
XI. Le siège d'Anvers. . . . .	211
XII. Les mauvais traitements infligés aux blessés anglais. . . . .	237
XIII. A Anvers, sous l'occupation allemande.	249
XIV. Sur l'Yser. . . . .	257

---